

SQUAT

de Dominique Cier

Personnages

Robert Agopian, 55 ans, ancien contremaître, chômeur.

Christina Agopian, 45 ans, femme de ménage.

Nicolas Agopian, 23 ans, musicien amateur.

Joséphine Agopian, octogénaire handicapée.

Mohamed Achouar, la cinquantaine, ancien manœuvre en arrêt maladie longue durée.

Samira Achouar, la quarantaine, vendeuse.

Hassen Achouar, 23 ans, jeune désœuvré et visiblement sans espoir.

Ali Annafi, 57 ans, sans profession mais débrouillard.

Fana Doumbie, la quarantaine, travaille au noir.

Saida Mza, bientôt 25 ans, vient d'arriver avec la tête pleine d'espoirs.

Fonctionnaire.

Syndic.

CRS.

Un petit immeuble délabré, côté cour. Plusieurs espaces représentent les appartements, l'escalier et la cour commune. Evidemment, la vie est partout à la fois, même si l'action privilégie une zone particulière.

1

Rez-de-chaussée. Appartement Agopian. Un trois pièces bien entretenu encombré de meubles.

Robert répète avec une certaine appréhension le discours - plutôt maladroit et convenu - qu'il doit prononcer devant les membres de la communauté arménienne. Christina l'écoute tout en préparant le repas de midi, tandis que Nicolas dort encore sur le canapé. Il refuse obstinément de se réveiller. En amorce, on aperçoit la vieille sur son fauteuil roulant, les écouteurs sur la tête, qui regarde la télévision.

Robert : (qui consulte à peine ses notes) Les seuls paradis sont ceux qu'on a perdus. Et c'est pourquoi ils nous restent dans le cœur de générations en générations. Il nous faut imaginer Kharlivan, un village de cent vingt-trois feux blottis autour de son église en bois. Six cent trente-sept hommes, femmes et enfants dont seulement dix-neuf rescapés. C'était le début de l'été 1915. Ils allaient commencer les moissons lorsque l'ordre est arrivé. Ils n'ont eu que le temps de prendre une petite valise. Les soldats turcs étaient déjà là. Ils enfonçaient les portes des maisons pour forcer les récalcitrants à sortir. Ils chassaient les chrétiens vers le sud. Ou les tuaient sur place. Ceux de Kharlivan tremblaient, mais ce n'était pas le froid qui les faisait trembler. Ils frissonnaient sous le souffle de leur destin qui les poussait vers la fosse ou l'exil. Ils cheminèrent longtemps sur la route entre les champs de blé non moissonnés. Des villages et des hameaux succédèrent à d'autres hameaux, nids miséreux de tristesse engloutis par les ténèbres. Dans un crépuscule d'orage, ils découvraient des visions pitoyables, des vieillards et des enfants épuisés qui se laissaient tomber sur la chaussée, ils détournaient la tête pour ne pas voir les soldats enfoncer leur lames dans les corps ou ils se mettaient à chanter pour ne pas entendre les coups de feu qui punctuaient leur marche ou les cris des femmes violées. Il n'y avait plus qu'une clameur étourdissante et anonyme. En cours de route, ils perdaient l'image et le souvenir de leurs parents et de leurs enfants, éblouis par les ombres de cette interminable errance. Chacun tenait ses yeux fixés devant ses pieds, essayant de penser à ce qu'il était en train de perdre. Un pas l'un devant l'autre, c'était leur seule chance d'avenir. Celui qui osait se retourner courait un grand danger. Ces chiens de musulmans voulaient que le mystère reste entier et qu'il le soit jusqu'à la fin des temps. Pas de témoins. Ainsi, ceux qui n'avaient pas été massacrés sont morts de soif ou d'épuisement.

Parfois, un coin de rideau s'écartait à une fenêtre pour faire place à une figure humaine, mais il n'y avait aucun secours à attendre de personne. Ceux qui en ont réchappé ne le doivent qu'à eux-mêmes ou à la Providence... Ils ont connu des lointains de toutes sortes : Alep, Alexandrie, Athènes, Naples, Marseille. Pendant trois longues années, ils ont habité l'horizon. A Marseille, ils n'avaient que leur cœur à offrir et leurs bras pour travailler. Ils ont malgré tout fini par prendre racines. Mais le souvenir est toujours vivant. Désormais, pour chacun d'entre nous, la vie commence par cette fuite... Le génocide est notre héritage. Il est toute notre histoire et il nous appartient de le transmettre aux générations futures... Les jeunes sont et seront toujours les sentinelles de notre mémoire. (il s'arrête, vaguement inquiet) Alors ? (un silence) Comment tu trouves ?

Christina : C'est de toi ?

Robert : Evidemment que c'est de moi... Mais j'ai lu tous les livres qui ont été écrits jusqu'à maintenant. C'est beau ? Ils vont être contents ?

Christina : Ces chiens de musulmans, c'est pas trop ?... Ce n'est peut être pas le moment...

Robert : Je vais me gêner ! Je dis ce que je pense... Alors ?

Christina : Tu devrais le montrer à ta mère...

Robert : (agacé) Mais qu'est-ce que tu veux qu'elle comprenne ? Elle ne sait même plus qui elle est... C'est comme si elle était morte... Papa au moins, il avait gardé toute sa tête jusqu'à la fin... Lui, il aurait su me dire...

Christina : Tu es trop sévère... Elle pourrait le lire... On ne sait jamais.

Robert : Ca fait deux ans qu'elle essaie de lire la première page du roman que tu lui as offert à Noël... C'est pas vrai ?

Christina : Une fois, elle m'a reconnue... Et elle m'a demandé où tu étais.

Robert : Mais c'est arrivé qu'une seule fois ! Oh, et puis tu m'agaces ! C'est ton avis que je veux entendre... Tu cherches toujours à te réfugier derrière quelqu'un ! Laisse ma mère tranquille ! Je t'ai demandé ce que tu en pensais, tu as bien une idée personnelle, non ?

Christina : Je ne sais pas quoi te dire... C'est bien. Enfin, je suppose... Je ne peux pas me mettre à la place de la communauté...

Robert : (déconcerté) Tu es mariée avec un Arménien... Alors, tu en fais partie de la communauté comme tout le monde !

Christina : Oui, si tu veux... Par alliance... Mais on ne me demande pas vraiment mon avis...

Robert : Et pourquoi faire ? Tu ne le donnes jamais ! (un temps) Tu as remarqué que je n'ai pas parlé de grand-père ? C'est exprès.

Christina : Au moins, ils ne pourront pas s'imaginer que tu tires la couverture à toi.

Robert : Exactement ! Tu as tout compris ! Le Président m'a dit : si tu veux être élu au bureau de l'association, fais-toi tout petit. Ne parle pas de ta famille. Reste sur le plan général, l'Arménie, le génocide, les statistiques, et n'hésite pas à taper sur le Turc, ils aiment ça. Mais ne te mets jamais en avant. Chaque famille estime que c'est elle qui a le plus souffert... Alors, pas un mot sur grand-père... Ça me fait mal au cœur, mais il me pardonnera...

Nicolas : (qui se lève de mauvaise humeur) Putain ! Là où il est, il n'en a rien à foutre de tes conneries !

Robert : (stupéfait, à Christina) Quoi ?... Qu'est-ce qu'il a dit ?

Christina : (conciliante) Il s'est couché tard... Il est fatigué.

Robert : Mes conneries ?

Nicolas : Et allez ! Chaque année c'est le même refrain ! Pendant une semaine, dès que tu ouvres la bouche, voilà l'Arménie qui rapplique ! Flonflons, gerbes aux monuments, messes, défilés devant le consulat turc, banderoles, coups de rouge, feuilles de vignes et gueules d'enterrement obligatoires ! On dirait que tu dois reconstruire ta maison tous les jours ! T'en as pas marre ?

Robert : (furieux, à Christina) Tu l'entends ?

Christina : Ne parle pas comme ça à ton père... Tu lui fais de la peine !

Robert : Personne ne peut éteindre en nous le feu sacré de l'Arménie défunte ! C'est un devoir de l'entretenir...

Nicolas : Et voilà une petite envolée lyrique sur l'Arménie chérie ! Tu entretiens la flamme de ce que tu ne connais pas. Tu n'as pas souffert. Et le génocide, tu ne l'as pas vécu. Quand ils sont arrivés à Marseille, ils n'étaient que des bouseux incultes. Ils faisaient tellement peur que les paysans refusaient de leur donner du travail... Ils n'en voulaient même pas comme épouvantails ! C'est pour ça qu'ils sont venus s'installer à La Cabucelle... Mémé savait coudre, alors ils ont ouvert une petite échoppe de tailleur... Finalement, c'est peut être une chance d'avoir pu quitter Kharlivan !

Robert : (ulcéré) Tu ne respectes rien !... Tu me fais trop honte !

Christina : (à son fils) Tu sais bien que ce genre de discussion finit toujours mal...

Nicolas : Tu parles d'un pays ! Et quarante ans plus tard, c'était toujours la même misère ! Oncle Joseph avait un bon travail sur le port. Il était même propriétaire de son pavillon. Il aurait pu finir sa vie tranquillement. Mais non ! Il a fallu qu'il entende Staline encourager le retour au pays... Dans cette Arménie qui attendait de réunir tous ses enfants ! Rentrez chez vous, qu'il disait. Il y a du travail et du bonheur pour tous !... Ah oui, c'était une belle aventure !

Robert : Joseph avait des convictions !

Nicolas : C'était un communiste primaire... Et ce pauvre con qui se vantait d'avoir le même prénom que Staline !

Robert : Il a été résistant.

Nicolas : Et il a obéi au Petit Père. Il a démissionné, il a tout vendu, il a pris tante Jeanne et les enfants et en route pour la terre promise ! Il faut être débile, quand même ! Ils sont quelques milliers à être partis avec l'enthousiasme des imbéciles. Parce que papa Staline ouvrait ses bras pour mieux les étouffer. Ils sont restés plus de quinze ans prisonniers sur une terre hostile qui n'avait rien à leur offrir. Il en est mort, oncle Joseph. Et il est retourné à la poussière. Il s'est coulé dans le paysage.

Christina : Ne parle pas de Joseph... Tu ne l'as pas connu.

Nicolas : Forcément. L'Arménie l'a englouti.

Christina : C'était un exalté... Ton père a tout fait pour le retenir...

Nicolas : Et il continue de glorifier la Mère Patrie ? Même indépendante, c'est toujours la misère et la corruption ! Ce n'est pas un pays, c'est un tas de cendres.

Robert : C'est notre histoire !

Nicolas : Mentalement, t'es en prison. Mon histoire, c'est ici et maintenant qu'elle s'écrit. J'en ai rien à foutre de tes anniversaires !

Robert : (qui s'emporte) C'est une commémoration !

Nicolas : Et qu'est-ce que tu viens nous faire chier avec tout ça ? Maman, elle nous emmerde pas avec Mussolini ! Elle pourrait... Avec les fascistes, ils en ont bavé... Mais elle la ramène pas !

Christina : (inquiète) Arrête !

Nicolas : Mais dis-lui ! Leur génocide, il a tout envahi ! On dirait que c'est leur raison de vivre ! Et chacun a le sien ! Tiens, Féclovick ! Ben lui aussi il a son génocide ! Parce qu'ils ont eu leur part, les juifs ! Et je ne te parle pas des Roms ! Eux, ils ferment leurs gueules... Mais le réfugié... Comment il s'appelle ? Le moustachu... Le Kossovar ! Pareil, il n'y a pas de raison ! Sa ville a été rayée de la carte ! Alors, je vais te dire : vous me faites tous chier avec vos génocides !... Si vous voulez vraiment être utiles, vous feriez mieux de vous battre contre ceux qui se préparent...

Robert : Tu ne peux pas nier l'histoire. Il y a des gens qui sont morts pour que tu puisses vivre dans la paix. De la communauté, tu as reçu une mémoire. Comme les serpents, tu peux te faire une nouvelle peau, mais l'originelle survit en dessous...

Nicolas : Alors là, faut m'excuser, mais je crois que j'ai tout pris du côté italien... La source arménienne, elle est sans doute tarie... Elle est comme l'oncle Joseph... Et moi, je suis bien vivant. Je ne suis pas à Kharlivan, je suis en France !

Robert (visiblement à bout) Tais-toi ou tu prends une baffe !

Nicolas : Tu me fais pitié ! (il prend sa veste et s'apprête à sortir) Moi, je suis tout ce qu'il y a de plus Français ! Et je fais de la musique !